

## **Pense ta ville** Quelques idées soulevées par l'installation *L'agence/Agency*

Hubert Ouellet

---

Number 108, Spring 2011

Agir : pratiques et processus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63948ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ouellet, H. (2011). Pense ta ville : quelques idées soulevées par l'installation *L'agence/Agency*. *Inter*, (108), 34–38.



# PENSE TA VILLE<sup>1</sup>

## QUELQUES IDÉES SOULEVÉES PAR L'INSTALLATION L'AGENCE/AGENCY

PAR HUBERT OUELLET

### La ville, comment(ée) ?

La ville comme nous la connaissons aujourd'hui est un produit de notre société : plus haut, plus vite, plus loin. Cette ville s'est dans bien des cas transformée en panneau publicitaire. On l'a scarifiée avec des autoroutes, on y a implanté des centres d'affaires en oubliant souvent la vie de quartier et ses habitants. Si l'on considère ces quelques arguments, peut-on affirmer que l'urbanité est attaquée, abusée, dénaturée ? La « ville comme espace de convivialité » est-elle « définitivement défunte », comme le soutient par exemple Dominique Baqué<sup>2</sup> ? Est-elle réellement aussi malade qu'on l'entend, ou est-elle au contraire plus vivante que jamais ? Peut-on se réapproprier l'espace urbain, trop longtemps plongé dans un fonctionnalisme étouffant et réducteur ?

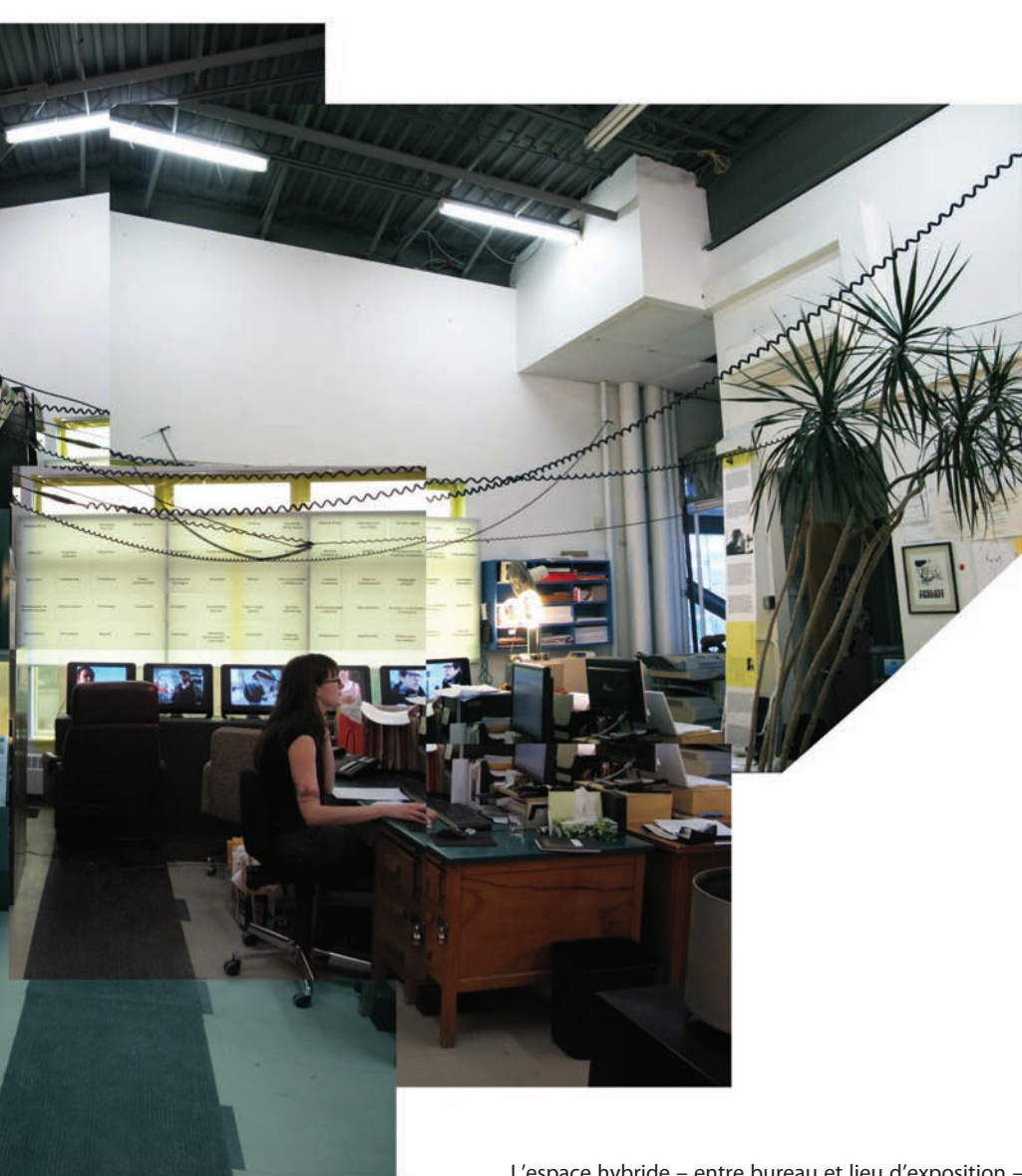
Par son essence même, la ville apparaît comme une rencontre intellectuelle entre différents points de vue. Le dispositif *L'agence/Agency*, présenté par Jean-Maxime Dufresne dans les bureaux de L'Œil de Poisson, démontre la multiplicité des pratiques et des questionnements générés par le thème de la ville<sup>3</sup>.

### *L'agence/Agency* comme véhicule d'idées

L'installation vidéo est élaborée comme un jeu de convergences et de divergences d'opinions touchant principalement à des questions d'urbanisme, d'urbanité et de pratiques urbaines. Le titre du dispositif nous ramène à un pluralisme intellectuel qui force à nous interroger : de la dissonance peut naître une confluence, une nouvelle vision.

Installation déroutante s'insérant dans l'espace administratif de L'Œil de Poisson, le simple fait d'y pénétrer laisse une forte impression. Entre la salle de nouvelles médiatiques, le laboratoire de savant fou et le plancher des actions de Wall Street, on est automatiquement interpellé. Dès les premiers pas, le regard se porte sur les cinq postes d'écoute en face de soi, interagissant avec une matrice de mots-clés extraits de rencontres tournées en vidéo avec différents protagonistes. Chacun de ces postes est équipé d'une paire d'écouteurs et d'un écran plat diffusant en boucle le discours des protagonistes interviewés sur la question urbaine. Ensuite, le regard est guidé vers les « guirlandes » d'extraits de propos des intervenants qui pendent du plafond comme des tracts politiques. Des classeurs, des images, des feuilles partout : un espace de bureau au quotidien qui, par ses éléments pêle-mêle et ses outils de communication, reflète la transformation et la constante stimulation caractérisant l'expérience de la ville.

Devant les écrans, de grands fauteuils doux nous permettent de nous asseoir et d'écouter les différents intervenants. Le poste d'écoute coupe pour un moment le spectateur de la réalité ambiante. Le *recentrement* sur soi stimule la réflexion. Il faut noter que le dispositif n'a pas de ligne conductrice établie : on ne guide pas le visiteur pour qu'il passe du point A au point B. Celui-ci peut voir les intervenants dans l'ordre qu'il souhaite, sans séquence imposée qui pourrait influencer sa compréhension. Les capsules vidéo présentées sur les postes d'écoute mettent le spectateur en relation avec des protagonistes explorant des domaines urbains foncièrement différents.



L'espace hybride – entre bureau et lieu d'exposition – articulé par le dispositif a une importance considérable sur la dynamique de l'expérience. En insérant son installation dans les bureaux de L'Œil de Poisson, l'artiste poursuit, dans un contexte tout à fait différent, la visée établie lors de la première mouture du travail présentée à la galerie Skol – de générer un espace de « circulation d'idées, autant dans les vidéos que dans l'appropriation des lieux »<sup>4</sup>. La promiscuité proposée par le dispositif de L'Œil de Poisson augmente le potentiel de contacts entre les visiteurs ou entre ces derniers et les membres du personnel, expérience de frottement ou d'intrusion pouvant être déstabilisante à l'instar de nombreuses conditions urbaines qui résistent à l'occupation.

### Une idée de la ville propre à chacun

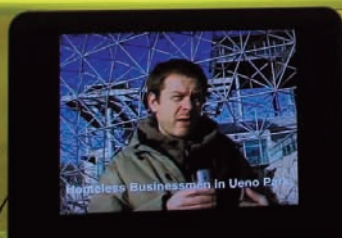
Un des enjeux les plus présents émanant des entrevues présentées dans l'installation est sans doute celui de réinjecter dans le projet urbanistique contemporain plus d'humanisme. Plusieurs des interviewés font souvent une critique peu élogieuse de l'urbanisme moderne ; il est impératif selon eux de trouver des solutions différentes. On tend à condamner le projet globalisant où la spécificité de chaque région intervient peu ou pas, ou celui de la ville utopique fonctionnaliste – celle imaginée par Le Corbusier, par exemple – qui apparaît comme démesurée et réductrice de la diversité urbaine. Ainsi, on voit apparaître une volonté commune dans plusieurs des perspectives proposées par L'agence/Agency. Les intervenants cherchent à donner une direction au travail urbanistique tout en n'étouffant pas la liberté de création des individus qui l'habitent ; ils recherchent et favorisent un *incontrôlable contrôlé*.

Les interviews vidéo de l'installation traitant d'une multitude de sujets qui s'entrecroisent, passant de l'appropriation de l'espace à la création artistique ou à la recherche d'identité, j'ai choisi de présenter certains intervenants qui exploraient de manière plus soutenue des questions relatives à l'urbanisme et à l'urbanité. Voici la liste complète des interlocuteurs qui se sont prêtés au jeu : Gina Badger (artiste), Matthew Biederman (artiste), Claude de Passillé (architecte), Constanza Camelo Suarez (artiste), Isabelle Marie Cyr (architecte), Adriana de Oliveira (éducatrice en arts), Kim Förster (chercheur en architecture), Dominic Gagnon (artiste), Toby Heys (artiste), Sophie Le-Phat Ho (chercheuse et organisatrice culturelle), Luc Lévesque (architecte et théoricien), Never Lopez (artiste), Fabien Loszach (sociologue), Frank Nobert (auteur et traducteur), Jean-François Prost (artiste), Felicity Tayler (documentariste et artiste) et Chih-Chien Wang (artiste).

### Quelques intervenants, quelques pistes et idées

Never Lopez explore la réappropriation urbaine et le paysage stratifié. Il s'intéresse notamment au concept d'*anatotopisme* qu'il associe au « contexte qui est hors espace », c'est-à-dire aux « situations qui ne devraient pas être celles qui sont vécues dans un espace » donné. Il cite par exemple le cas d'un « faux village afghan » construit à Toronto, au Canada, qui est en fait un terrain d'entraînement pour les forces armées<sup>5</sup>. On y a recréé un environnement afghan afin de mettre en situation les soldats envoyés prochainement au front. Ce décor « hors lieu » devient une mise en scène urbaine sous la forme d'un environnement presque ludique de type *paintball*. À l'opposé, il raconte son expérience dans un *fast-food* afghan. Cet espace apparaît, lui aussi, comme une simulation de la vie. Il s'interroge, en confrontant ces exemples, sur ce que peut être le véritable Afghanistan. C'est par les extrêmes (faux village et *fast-food*) qu'il confronte deux simulations afin de trouver la réalité au sein du « faux ». L'anatotopisme peut aussi transformer une appellation péjorative et en faire quelque chose de positif. Il lance par exemple l'idée d'une sorte de marque de commerce pour Parc-Extension, un quartier multiethnique de Montréal, autre exemple d'anatotopisme culturel. Ce « Branding Parc-Ex », tel que proposé par Lopez, viserait à transformer le côté péjoratif de ce quartier multiethnique pour en faire ressortir un esprit de corps unique. Le ghetto négatif deviendrait ainsi un ghetto positif exploitant le potentiel du choc de cultures multiples. La communauté serait fière de son quartier et, de surcroît, de son éducation et de son espace social. Par ailleurs, en tant qu'ancien résident de Brasilia, Lopez critique ouvertement le grand projet urbanistique moderne. Selon lui, Brasilia est un assemblage de bonnes intentions, mais où l'on a oublié le facteur humain. Lopez est volubile, complexe, intéressant ; il énonce une série de points qui seront aussi explorés par d'autres intervenants.

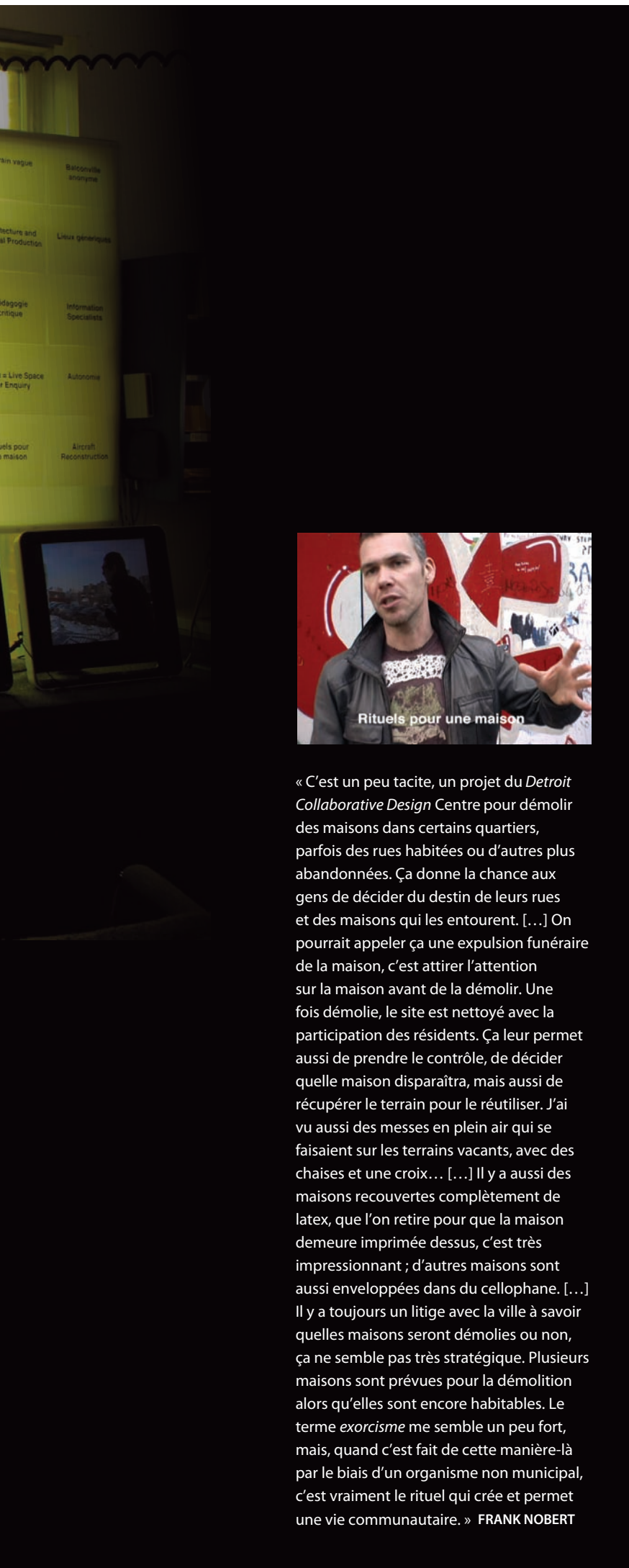
Hyperbuilding	Diversité	Branding Parc Ex	Biopolitique	OPEC 2.0	Plug-in City	Drifting	Squatting White Space	Buenos Aires	Learning from Las Vegas	Terr
Taipei 101	Quartiers verticaux	Migrations	RFID	Bandwidth = Real Estate	Coney Island	Archigram	Brasilia	Asados Colectivos	Gélatin	Arch
Monrovia	Checkpoints	Transience	Gated Communities	Dancing with Strangers	Anatolie	Détroit	Parc automobile = Ressource	Creative Commons	Right of Transmission	Pa
Ecosystèmes de la ville africaine	Classe créative	The Village	Trou positif	Contagion	Comfortable Spaces	Faux village afghan	Guerilla Gardening	Anthropophagie culturelle	New Babylon	Archive to
Synchrétisme	Brincadeira	Bogotá	Implosion	Parangolé	Homeless Businessmen in Ueno Park	Interstitiel	Espaces inoccupés	Neighbours	Seedbombs	Rit



« The term *seedbombs* comes from guerrilla gardeners. Actually, that brings an interesting thing about military metaphors that come along with seedbombs, which personally I think creates a tension that is really cool. There's people trying to get away from the idea of the bomb by calling it a seedball or seedpacket... I think it's too easy to feel that plants are nice, and we want to think in fact that there is a battle being waged for space, for access to space and for autonomous occupation of space, that otherwise in cities is far too controlled by private or government interests. So I really like the implication of battle that comes in both guerrilla gardening and through the seedbombs. » GINA BAGDER

« On voit beaucoup d'anachronismes, les gens connaissent un peu le concept, c'est quelque chose qui est hors temps. [...] Y a un autre concept que j'utilise beaucoup dans mon travail, c'est celui d'anatopisme. C'est le contexte qui est hors espace, des choses qui sont dans un espace physique ; ça peut être urbain, mais avec des situations qui ne devraient pas être celles qui sont vécues dans cet espace. Parc-Ex, c'est comme un gros anatopisme, c'est le quartier anatopique par excellence ! [...] On ne peut pas s'imaginer le décor de chacune de ces maisons, c'est un petit pays à l'intérieur d'une maison de 4½, un 3½ ou un 5½, peu importe, ils ont chacun leur pays. De la manière dont ils perçoivent leur représentation, il y a beaucoup d'immigrants récents qui ont conservé leurs repères de là-bas, donc ils sont en train de se construire de petits *shrines* anatopiques à l'intérieur de chaque maison, et ça, je trouve que c'est fascinant ! Mais je n'ai pas mon *shrine* brésilien, ce n'est pas mon genre, mettons... » NEVER LOPEZ

« Les sociologues argentins sont très forts en sociologie urbaine, ils ont fait énormément d'écriture là-dessus, dont une très intéressante, Maristella Svampa, qui a écrit sur l'implosion à l'intérieur des *gated communities*, des *barrios privados*... Un cas en Argentine sur la violence des adolescents, dans un *barrio privado* de Buenos Aires... Elle voulait savoir d'où venait ce phénomène des adolescents qui brûlent leur maison... De ce qui avait été documenté, c'était quand même un sentiment d'isolement de ces jeunes à l'intérieur des *barrios privados*, un sentiment d'exclusion, qui pour certains au départ serait un paradoxe, une évidence ultime de ce phénomène-là... Ces jeunes se sentent isolés et ils voient, au-delà des biens matériels, une certaine liberté à l'extérieur... Ceux qui sont enfermés, c'est eux... et ce sociologue avait documenté ces révoltes internes. » JEAN-FRANÇOIS PROST



« C'est un peu tacite, un projet du *Detroit Collaborative Design Centre* pour démolir des maisons dans certains quartiers, parfois des rues habitées ou d'autres plus abandonnées. Ça donne la chance aux gens de décider du destin de leurs rues et des maisons qui les entourent. [...] On pourrait appeler ça une expulsion funéraire de la maison, c'est attirer l'attention sur la maison avant de la démolir. Une fois démolie, le site est nettoyé avec la participation des résidents. Ça leur permet aussi de prendre le contrôle, de décider quelle maison disparaîtra, mais aussi de récupérer le terrain pour le réutiliser. J'ai vu aussi des messes en plein air qui se faisaient sur les terrains vacants, avec des chaises et une croix... [...] Il y a aussi des maisons recouvertes complètement de latex, que l'on retire pour que la maison demeure imprimée dessus, c'est très impressionnant ; d'autres maisons sont aussi enveloppées dans du cellophane. [...] Il y a toujours un litige avec la ville à savoir quelles maisons seront démolies ou non, ça ne semble pas très stratégique. Plusieurs maisons sont prévues pour la démolition alors qu'elles sont encore habitables. Le terme *exorcisme* me semble un peu fort, mais, quand c'est fait de cette manière-là par le biais d'un organisme non municipal, c'est vraiment le rituel qui crée et permet une vie communautaire. » FRANK NOBERT

Luc Lévesque souligne plutôt le phénomène du « trou positif » et de l'espace interstitiel en se référant notamment aux écrits situationnistes. Selon cette perspective, le trou positif peut être associé au concept de terrain vague comme interruption potentielle du conditionnement urbain. Ainsi, le trou positif devient un intervalle spatial et temporel ouvert à des pratiques et à des processus alternatifs, un intervalle mis en œuvre par des actions. Lévesque montre comment la ville pourrait être revitalisée par l'occupation et la création d'interstices de ce type.

Gina Badger quant à elle discute du concept de *seedbombs*, une notion développée dans les milieux activistes du *guerilla gardening* [guérilla jardinière] qui cherche à mettre en lumière l'esprit combatif de la plante comme vecteur actif d'occupation de l'espace urbain. Cette métaphore militaire transforme l'aspect passif habituellement associé à la végétation. La « bombe de semences » apparaît comme un outil de colonisation végétale et citoyenne du territoire de la ville, soulignant une potentielle tactique commune d'appropriation de l'espace urbain.

Aussi, à partir de son expérience d'architecte dans un contexte d'après-guerre civile au Libéria, Isabelle Marie Cyr s'intéresse notamment à la vie urbaine informelle et mouvante de l'Afrique. Cyr explique en prenant l'exemple de la ville de Monrovia comment l'écosystème informel de la ville africaine ne peut être abordé de la même façon que celui de la ville occidentale. Le propos de Cyr souligne qu'il faut penser l'urbanité africaine autrement, sans se baser sur des référents occidentaux, puisque ce milieu urbain unique ne correspond pas aux critères plus statiques établis pour les villes occidentales.

De son côté, Toby Heys parle entre autres du groupe d'architectes radicaux anglais Archigram – actif dans les années soixante et soixante-dix – qu'il décrit comme un groupe ayant une position à la fois critique et optimiste face à l'enjeu du progrès technique. Selon lui, des projets comme ceux de *Walking City* et *Plug-in City* sont toujours actuels en tant que modèles théoriques, car ils anticipent les phénomènes, de plus en plus habituels, de mouvements de population et d'occupations transitoires du territoire. Heys explore aussi ce thème à travers l'exemple d'un problème de la société japonaise ayant émergé lors de l'importante récession économique du début des années deux mille : celui des hommes d'affaires sans logement fixe, installés dans des tentes au Ueno Park, une occupation tolérée par le gouvernement<sup>6</sup>. Du point de vue de la logique de l'habitat, la tente qui leur sert de maison n'est en rien différente d'un appartement de quartier. La thèse soulevée par Heys – développée autour du terme anglais *transience* – souligne la possibilité d'une organisation du transitoire. D'autres exemples lui servent à étayer son propos, comme les camps de construction Kurde à Istanbul ou l'expérimentation urbaine de Coney Island à New York. Ces deux lieux sont des mises en abîme, des « villes dans les villes ». On peut y voir autant une utopie qu'une dystopie.

Claude de Passillé discute, lui, de l'implantation hypothétique d'*hyperbuildings*<sup>7</sup> dans le paysage urbain pour intégrer l'idée de quartiers verticaux. Selon lui, ce mégabâtiment serait non seulement réalisable, mais souhaitable. Il voit le projet de l'*hyperbuilding* comme encore d'actualité et rêve d'implanter à Montréal une série de ces constructions audacieuses.

Frank Nobert s'intéresse pour sa part à la « vie de balcon » dans les tours d'habitation au centre-ville de Montréal, une vie qui s'exprime quelquefois par de petits jardins. La curiosité et l'interaction entre les individus sont au centre de son discours. Dans un contexte marqué par une forte mobilité des résidents de ces tours, on cherche, par l'individualité du jardin, à se parler au lieu de s'ignorer poliment. Dans un cadre complètement différent, Nobert parle aussi de la ville de Détroit comme d'un laboratoire intéressant en ce qui a trait au développement urbain. La ville a été marquée historiquement par une ségrégation raciale qui a isolé la population noire au centre, un phénomène renforcé par la coupure physique du système autoroutier. La condition de Détroit, l'ancienne Motor City, est complexe. Elle a vu son centre s'atrophier (phénomène associé au thème des *shrinking cities*<sup>8</sup>) et

a été hautement fragilisée par l'exode de la population blanche des dernières décennies, les difficultés de l'industrie automobile et tout récemment la crise économique de 2008. Plusieurs projets alternatifs de réhabilitation urbaine sont en cours pour réimaginer et renforcer le sentiment d'appartenance au centre, dont celui du Detroit Collaborative Design Center.

En ce qui concerne Jean-François Prost, il décrit notamment la structure rigide des *barrios privados* (quartiers privés ou *gated communities*) de Buenos Aires. Ces villes closes permettent de se retirer temporairement de la réalité urbaine. Les habitants de ces quartiers privés cherchent le retour au calme et à la sécurité. Pourtant, ces communautés ne sont pas sans problèmes : on y voit une implosion du système social et un mal de vivre chez les jeunes qui les habitent. Prost défend une réinvention de l'architecture en passant par son appropriation par les habitants. Il croit que la créativité devrait être encouragée pour que des altérations portées à des espaces ne soient pas perçues comme un appauvrissement du projet architectural initial ou une tension avec celui-ci. Les processus de reformulation et d'appropriation de l'espace par les citoyens peuvent ainsi renverser la logique réductrice du « non-lieu »<sup>9</sup> et permettre de « donner de la singularité » aux environnements génériques.

Finalement, Fabien Loszach s'exprime à propos de la métropole culturelle, de ses problèmes et du mot *diversité* utilisé à toutes les sauces. Il voit le consensus urbain comme un obstacle et reste sceptique quant à la capacité décisionnelle des autorités lorsqu'il est question d'urbanité. Dans ce contexte, Loszach se fait critique des écrits de Richard Florida sur le concept de classe créative. Il se sert aussi du film *The Village* (Night Shyamalan, 2004), sorte de *gated community* atemporelle, pour confronter le principe d'éradication de la violence dont on se sert pour justifier l'existence de villes ou de quartiers murés et privés : une négation selon lui du principe politique selon lequel la ville devrait inclure l'expression des différences et des contradictions.

## Vivre la ville !

La ville est un laboratoire à ciel ouvert. La ville est-elle malade ? Non. Est-elle imparfaite ? Disons seulement qu'elle est à l'image des personnes qui y vivent et de la période historique au cours de laquelle on l'élabore. Si *L'agence/Agency* de Jean-Maxime Dufresne prouve une chose, c'est qu'on peut l'améliorer et la rendre meilleure ; ce ne sont pas les pistes qui manquent. S'opposant directement au point de vue unique et manichéen généralement proposé dans les médias de masse, *L'agence/Agency* montre toujours les deux côtés de la médaille. Il n'y a ici aucune confrontation directe entre les intervenants. La lutte intervient au sein de la psyché du spectateur, qui tissera les liens unificateurs entre les idées des protagonistes s'il porte une attention particulière au fond du discours. Au lieu de chercher la formule magique, les 17 intervenants de l'installation nous mettent sur des pistes de réflexion concernant, en premier lieu, l'urbanité, mais aussi, ultimement, ce que nous sommes. Définir la ville, c'est se définir nous-mêmes. ■

PHOTOS : JEAN-MAXIME DUFRESNE.

## Notes

- 1 Le titre de cet article se veut ludique : alors que l'émission diffusée à ARTV intitulée *Mange ta ville* cherche à montrer l'activité culturelle à l'intérieur de la ville de Montréal, *Pense ta ville* cherche à souligner l'activité intellectuelle autour de la question de la ville. En effet, le travail de l'activiste urbain, du théoricien de l'architecture ou de l'urbaniste n'est pas seulement de consommer la ville, mais plutôt de chercher à l'améliorer.
- 2 Dominique Baqué, historienne et critique d'art française qui a notamment fait paraître en 2004 *Pour un nouvel art politique : de l'art contemporain au documentaire* chez Flammarion.
- 3 *L'agence/Agency* a été présentée une première fois du 20 février au 21 mars 2009 au Centre des arts actuels Skol, à Montréal. Le commentaire suivant traite de sa mise en place à Québec, au centre L'Œil de Poisson du complexe Méduse, du 15 janvier au 14 février 2010.
- 4 Centre des arts actuels Skol, Jean-Maxime Dufresne : *L'agence* [en ligne], 19 septembre 2009, www.skol.ca.
- 5 Aux États-Unis, il y a beaucoup de ces faux villages afghans. Cf. Tony Perry, « Mock Afghan Village at Camp Pendleton Aims to Prepare Troops for Combat », *LA Now*, 16 novembre 2010.
- 6 Le problème des sans-logements au Japon se révèle bien plus complexe qu'en Occident. En effet, il y a des sans-abri « riches » et « pauvres » à Ueno Park. Certains sont sans abri par choix ou par commodité. Pour plus d'informations sur le sujet, voir « There Are "Rich" Homeless and "Poor" Homeless » [en ligne], *Japan Today*, septembre 2010, www.japantoday.com/category/kuchikomi/view/there-are-rich-homeless-and-poor-homeless.
- 7 Voir au sujet du concept d'*hyperbuilding* développé au Japon dans les années quatre-vingt-dix : Luc Lévesque, « De l'équilibre périlleux des extrêmes », *Inter, art actuel*, n° 67, 1997, p. 1 ; Rem Koolhaas/OMA, « *Hyperbuilding*, hypothèse d'injection urbaine », *Inter, art actuel*, n° 67, p. 20-23.
- 8 Le groupe SCRiN (Shrinking Cities international Network), fondé à l'Université de Californie, est l'un des organismes qui étudient et surveillent de près le phénomène d'atrophie de certains centres urbains.
- 9 Cf. Marc Augé, *Non-lieu : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, du Seuil, 1992, 149 p.

---

Hubert Ouellet est finissant au baccalauréat en histoire de l'art à l'Université Laval. Critique d'art, d'architecture, d'urbanisme et de cinéma, il continuera sa formation universitaire à la maîtrise dès l'an prochain.